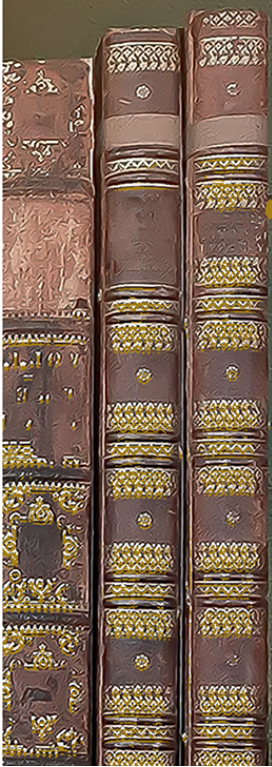


Yôko
Ogawa

Petites
boîtes

roman traduit du japonais
par Sophie Réfle



ACTES SUD

Titre original :

kobako

Éditeur original :

Asahi Shimbun Publications

© Yōko Ogawa, 2019

First published in Japan in 2019 by Asahi Shimbun Publications Inc., Tokyo

French translation rights arranged with Yōko Ogawa
through Japan Foreign-Rights Centre

Illustration de couverture : DR

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16151-4

YÔKO OGAWA

Petites boîtes

roman traduit du japonais
par Sophie Reffe

ACTES SUD

CHAPITRE I

La maison où j'habite était autrefois une école maternelle, et tout y est petit. Tout a une taille adaptée aux petits enfants, les portes, les fenêtres, l'escalier, mais aussi les casiers à chaussures, les pendules murales, les robinets, les tables et chaises, les étagères, les abat-jour des lampes. Les meubles ont des angles arrondis, les interrupteurs sont placés bas, et les poignées de portes n'ont que la rondeur de baies qui tiennent sur la paume d'une main.

Au début, j'évaluais mal les distances, et souvent je trébuchais, je me cognais la tête, j'avais mal au dos à force de me tenir courbée, mais maintenant j'y suis complètement habituée. Mon corps s'y meut naturellement, je n'ai pas à réfléchir pour savoir à quel point rentrer les épaules ou fléchir les genoux. Je me suis rendu compte que les dimensions de mon corps s'étaient faites à tous les espaces de la maison.

Il se peut qu'il rétrécisse petit à petit, de manière à s'y adapter. Je me rappelle un film que j'ai vu enfant, un recueil d'événements cruels survenus dans le monde. Une fillette pauvre était séquestrée dans une petite cage ; devenue difforme, elle était vendue tel un phénomène de foire. Suivant cet exemple, mon petit frère et moi avons essayé de créer un insecte

rien qu'à nous en enfermant une mante religieuse dans la boîte d'un gadget offert avec un paquet de bonbons. Mon frère qui était encore petit avait eu un instant de frayeur lorsque la mante avait résisté en levant ses pattes ravisseuses, mais il avait écarquillé les yeux, si grandes étaient ses attentes de notre expérience. J'avais forcé la mante à entrer dans la boîte sans craindre que les pointes acérées de ses pattes ne me griffent les doigts.

J'avais ordonné à mon petit frère de n'ouvrir sous aucun prétexte la boîte avant la fin de la transformation. Pendant deux ou trois jours, la mante y a bruissé en permanence. L'oreille tendue pour l'entendre, l'imaginant les pattes avant pliées dans un angle impossible, les yeux ayant viré au noir, les pattes arrière inextricablement emmêlées, nous avons partagé notre exaltation, main dans la main. Quand elle a fait de moins en moins de bruit, nous avons cru tous les deux que la transformation était presque achevée. Notre excitation était grandissante.

— Ça y est ? Ça y est presque non ? m'avait demandé de nombreuses fois mon petit frère impatient.

Après le plaisir de l'attente, nous avons ouvert la boîte. Est apparu un résultat qui n'avait rien à voir avec ce que nous espérions. Au lieu de ce que j'avais prévu, un insecte d'un genre nouveau, à la forme inédite, tout en lignes et en angles droits à cause de la boîte carrée, il n'y avait qu'un cadavre de mante religieuse. Une des pattes ravisseuses s'était détachée, les ailes étaient desséchées et poudreuses, et un liquide verdâtre coulait de l'abdomen écrasé.

La petite fille avait été vendue une fois son corps devenu difforme, lorsqu'il était clair qu'il ne retrouverait pas sa forme originelle. Je ne sais pourquoi

j'ai l'impression d'avoir croisé son regard, alors que lire l'expression de son visage caché par une partie méconnaissable de son corps – s'agissait-il d'un bras, d'une cuisse ou de sa poitrine naissante ? – aurait dû être impossible. Ses yeux étaient opaques et sombres, d'une profondeur insondable. Semblables aux yeux de la mante qui avaient changé de couleur en absorbant les ténèbres de la boîte du gadget.

J'utilise la salle de jeu comme salon-salle à manger, j'écris dans la salle des maîtres et je dors sur le lit de l'infirmerie. Comme rien ne me paraissait malcommode, je n'ai rien changé. Il y a des douches, et aussi un auditorium avec une scène. Et même un petit bassin profond de trente centimètres où il n'est pas complètement impossible de faire une brasse ou deux. Quoiqu'un peu vétuste, la cuisine est vaste et lumineuse ; elle est équipée d'un four où l'on peut faire cuire quarante cupcakes à la fois, d'une cuisinière à gaz avec des feux assez puissants pour que les flammes lèchent les bords des casseroles, et la quantité de vaisselle en plastique empilée dans ses placards est telle qu'une vie entière ne suffirait pas à l'épuiser.

J'ai laissé la cour à l'abandon car je ne voyais pas comment m'en occuper. Les herbes folles qui l'envahissent dissimulent presque toutes les traces de l'école. Les plantes grimpantes qui se sont enroulées autour de l'arche de l'enseigne au-dessus du portail ne laissent que deux caractères visibles, un *na* et un *n*, et le toboggan, les balançoires et la cage à poules enfouies dans les branches des arbres ne se distinguent plus de la végétation abondante.

Comparé à la rapidité du changement de la cour, le temps à l'intérieur de l'école s'écoule paisiblement.

Si l'on vous disait que les enfants viennent d'en partir gaiement, les mains dans celles des parents venus les chercher, vous le croiriez sans doute. Je n'ai jeté aucun des accessoires restés sur place, aucun des objets qu'utilisaient les élèves. Les boîtes de crayons à la cire auxquelles manquent les couleurs noir, bleu et rose, les pantalons de rechange, les couronnes en papier colorié destinées à être posées sur la tête des enfants qui fêtent leur anniversaire, les blocs de pâte à modeler craquelée, les castagnettes, clochettes et triangles, les étiquettes avec le nom des enfants sous les crochets des portemanteaux, et la casquette jaune oubliée par un élève tête en l'air... Tout, absolument tout, est resté comme à l'époque où il y avait des enfants.

“Merci”

“Je vais bien”

“Maman, je t'adore”

Les cartes souhaitant la bienvenue aux parents dont les enfants ont décoré les murs de la salle de jeu pour le jour des portes ouvertes de l'école maternelle réussissent à garder leurs couleurs charmantes, bien que leurs bords soient abîmés et que l'encre ait un peu déteint.

Mon corps s'harmonise avec les contours de l'école maternelle, à un rythme plus lent que celui auquel la petite fille de la cage était devenue difforme, à une vitesse encore plus discrète que celle à laquelle tout se recouvre de poussière et se décompose. Je me rends compte que j'arrive à me servir de la cuillère qui paraissait trop petite pour ma main sans rien renverser ; quand je m'assois sur une des chaises de la salle de jeu, je découvre que je n'ai plus mal lorsque je glisse mes genoux à l'étroit sous la

table. Un matin, debout face au lavabo, je sursaute devant le reflet de mon visage dans le miroir, alors que je croyais ne pouvoir me voir que jusqu'aux épaules. J'ai l'impression de le découvrir pour la première fois. Le miroir des enfants a juste la bonne taille pour ma silhouette.

CHAPITRE II

Mardi après-midi, M. Baryton est venu me voir avec une nouvelle lettre. J'étais dans la salle des maîtres mais je me suis tout de suite aperçue de sa présence. Personne ne frotte ses pieds sur le paillasson de l'entrée aussi soigneusement que lui.

La lettre était comme d'habitude, épaisse. Au point que les coins de l'enveloppe étaient déchirés. Les timbres à faible valeur faciale entouraient le nom et l'adresse du destinataire, on aurait dit qu'il y avait juste assez de place pour qu'ils couvrent les frais d'affranchissement.

— Vous arrivez au bon moment, ai-je dit. J'ai fini hier soir de déchiffrer la lettre que vous m'avez confiée la fois précédente.

J'ai sorti de la corbeille à courrier "déchiffrées" les feuillets que je venais de transcrire et les ai posés sur la table. M. Baryton a baissé la tête et m'a tendu timidement la nouvelle enveloppe. Bien que nous ayons déjà procédé ainsi de nombreuses fois, son attitude embarrassée était la même qu'au premier jour.

Je l'ai prise en le remerciant de me faire confiance et l'ai mise dans la corbeille "à déchiffrer". Les deux bannettes brunes qu'utilisait la directrice de l'école

maternelle pour ranger ses documents servent maintenant exclusivement aux lettres de M. Baryton.

La première fois qu'il m'a demandé de décrypter une lettre de son amoureuse, j'ai reculé en disant que je ne voyais pas comment je pourrais en être capable. Je n'étais pas du tout persuadée d'avoir une aptitude singulière pour interpréter quelque chose que personne n'arrivait à lire.

Les lettres qu'il reçoit de sa bien-aimée hospitalisée loin d'ici sont écrites en très petits caractères. De prime abord, je n'y ai vu que d'étranges arabesques tirant sur le noir. Je me suis demandé s'il s'agissait de formules magiques d'une civilisation ancienne. J'ai pris un feuillet en main, l'ai rapproché d'une lampe, et ce n'est qu'en l'étudiant attentivement que j'ai compris que la feuille était entièrement remplie, au verso comme au recto, de caractères tracés à l'encre.

— Vous n'arrivez pas à la lire ? ai-je demandé. Bien que ce soit l'écriture de votre amoureuse ?

Il a acquiescé d'un signe de tête.

— Je vous plains...

Quand les caractères partis du coin supérieur gauche, collés les uns aux autres, sans aucun espace entre les lignes verticales, arrivent en bas de la feuille, ils remontent du coin inférieur droit vers le coin supérieur gauche en traversant obliquement la feuille, ce qui oblige naturellement ceux descendus du coin supérieur droit à aller en diagonale vers le coin inférieur gauche, et un "X" apparaît. Mais cela ne suffit pas à la scriptrice qui fait se chevaucher sans vergogne les caractères, dessinant plusieurs cercles dans le sens des aiguilles d'une montre. Le recto d'une feuille ne se termine qu'une fois les

caractères arrivés à son centre. Ce mode d'écriture se reproduit au verso, et cinq ou dix feuillets sont pareillement recouverts, sans aucun blanc.

— Je suis stupéfaite de voir que des caractères peuvent devenir à ce point minuscules.

Chacun d'entre eux n'était pas plus grand qu'une piqûre d'aiguille. Mais de la même manière qu'un insecte, si petit soit-il, a une bouche, des pattes et des antennes, chaque caractère avait ses rebonds, ses fondus et ses points*.

— Ce texte a-t-il une signification ?

Je me suis tue car je me rendais compte que ma question était inappropriée. M. Baryton n'a pas réagi.

— Je me demande combien de caractères il y a sur cette page... murmurai-je afin de dissimuler mon embarras, en replaçant la feuille sous la lumière de la lampe.

J'avais l'impression que si je la touchais sans faire attention, les caractères seraient écrasés aussitôt et tout serait perdu. Lire un seul caractère était difficile, mais démêler les configurations uniques résultant de cet enchevêtrement d'horizontales, d'obliques et de cercles pour les déchiffrer m'inspirait de la peur. J'ai reposé doucement le feuillet, craignant presque que les petits caractères ne tombent si je les malmenais.

— Elle a dû mettre beaucoup de temps pour l'écrire.

Je ne savais rien de cette femme. M. Baryton ne m'en parlait guère.

* En calligraphie japonaise, il est important d'utiliser le pinceau de la manière correcte, et les rebonds, fondus et points désignent différentes manières de bien écrire les caractères. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Une lettre aussi importante... Comment quelqu'un comme moi...

— Non, personne d'autre que vous n'est capable de la lire, répondit-il.

Ou plus exactement, il le chanta.

— Vous connaissez les petites choses mieux que personne. Ici, autrefois, c'était le paradis des enfants. Ils sont le symbole de ce qui est petit. Vous en êtes la gardienne.

Sa voix résonna dans les coins et les recoins de la salle des maîtres. Un beau baryton, évidemment.

C'est ainsi que j'en étais venue à m'occuper de ces lettres écrites tout petit. Chaque fois qu'il en recevait une de l'hôpital, M. Baryton l'apportait à l'école maternelle, et repartait avec la précédente que j'avais fini de déchiffrer. Les intervalles auxquels il les recevait variaient avec l'évolution de la maladie, mais elles ne s'interrompaient pas et gardaient toujours leur longueur. Souvent la corbeille "à déchiffrer" contenait deux ou trois lettres, parce que je n'arrivais pas à suivre.

Selon les explications de M. Baryton, les caractères avaient une taille tout à fait raisonnable au début de l'hospitalisation, mais ils ont commencé à diminuer petit à petit, d'une manière presque imperceptible. En se servant d'une loupe, il arrivait tout juste à les lire, mais il avait dû y renoncer lorsqu'étaient apparus les "X" et les cercles, et que les blancs avaient cessé d'exister.

— C'est tout à fait regrettable.

Chantée, sa tristesse gagnait encore en intensité.

M. Baryton est l'ancien conservateur du musée d'histoire locale qui n'existe plus. Depuis qu'il ne peut converser qu'en chantant, tout le monde s'est mis à l'appeler M. Baryton.

Contrairement à l'écriture de son amoureuse devenue graduellement minuscule, le changement chez lui s'est produit soudainement, le lendemain de la fermeture définitive du musée, sans lui laisser le temps d'y résister. À son réveil, ses cordes vocales, sa langue et ses lèvres, tout ce qui est lié à la phonation, avaient subi une mutation particulière. Lorsqu'il essayait de prononcer les mots qui lui venaient à l'esprit, ils sortaient sous forme de mélodie, en rythme, avec un vibrato, indépendamment de sa volonté. Pendant deux semaines, il avait essayé différentes méthodes pour s'en débarrasser – garder le silence pour couper court à la musique, parler extrêmement vite, se désinfecter la gorge avec du miel – mais aucune n'avait eu d'effet.

Peu à peu les gens s'étaient rendu compte que l'ancien conservateur du musée qui n'avait pas étudié le chant avait une voix incomparable. Ainsi, lorsque arrivait son tour de prendre la parole dans les réunions de l'association de voisinage, personne n'était déconcerté de l'entendre exprimer son opinion dans une aria originale. Au contraire, chacun s'en réjouissait. Ses mélodies étaient d'une grande diversité, comptines enfantines universellement connues, chansons de films à succès, hymnes nationaux de pays que personne n'aurait su situer sur une carte ou jingles d'entreprises qui avaient fait faillite. Il lui arrivait aussi de s'exprimer par une mélodie dont personne ne connaissait le titre et qui devait être une création originale.

Tout le monde voulait l'entendre. Des gens qui ne faisaient pas partie de son cercle intime l'invitaient à des soirées ou à venir prendre le café. Il y en eut même pour lui proposer de donner un récital, mais

ces sollicitations étaient malavisées. M. Baryton ne chantait pas pour chanter. Il parlait en chantant.

Loin d'être flatté par les compliments que lui valait sa voix, lui qui n'était pas d'une nature sociable en vint à se replier sur lui-même, et à ne presque plus sortir de chez lui, épuisé parce qu'il ne cessait de réfléchir à la manière de refuser poliment les invitations de ceux qui lui demandaient de chanter. Que le simple fait de dire bonjour, d'acquiescer par un "oui", ou d'exprimer de l'admiration se métamorphose en mélodie devait nécessairement irriter, supposait-il arbitrairement, et il en devint encore plus laconique qu'autrefois.

Les visites de M. Baryton à l'école maternelle étaient pour lui de précieuses occasions de se détendre. D'autant plus que c'était ici qu'il lisait les lettres de sa bien-aimée.

— Oh... Le soleil a déjà beaucoup décliné...

Les rayons du couchant qui entraient par la fenêtre étaient si bas qu'ils se glissaient sous le bureau de la directrice et éclairaient nos pieds. Chaque fois que je baissais les yeux, la couleur de la lumière était différente. Sept bureaux où personne ne s'était assis depuis longtemps se faisaient face dans la salle des maîtres. Un menu hebdomadaire inachevé, des mugs vides, une pile de carnets de correspondance pas encore remplis, des images en désordre du *kamishibai Les Trois Petits Cochons*, des ciseaux, de la colle, des papiers de couleur... Tous les objets ignoraient qu'ils avaient perdu leur utilité et attendaient patiemment le retour de ceux qui ne reviendraient pas.

— L'étoile du soir brille, n'est-ce pas ? Là-bas, au-dessus du terrain de jeu.

Il tourna les yeux sans rien dire dans la direction que je montrais du doigt. Je devinais qu'il gardait le silence parce qu'il était gêné. Comme tout le monde, j'aimais sa voix. J'avais toujours envie de lui dire que je serais ravie qu'il chante plus, mais quand il était devant moi, j'étais incapable de le faire, je ne sais pourquoi.

— Et le croissant de lune juste à côté est tout fin.

Il hocha la tête.

— Si elle devait devenir encore plus fine, elle disparaîtrait !

Dans le ciel qui n'était pas encore entièrement sombre, la lune se collait misérablement contre l'étoile du soir qui brillait d'un éclat aussi vif que les derniers rayons de soleil.

Je lui ai tendu la chemise contenant la lettre originale et ma transcription. Quelle que soit la finesse du papier que j'utilisais, la version déchiffrée était toujours plus épaisse que l'originale. La tranche de la chemise portait encore l'étiquette où il était écrit : "Programme du spectacle annuel".

Se met-il à lire la lettre sitôt rentré chez lui, sans même s'asseoir sur son canapé ? Ou bien ne commence-t-il qu'après s'être changé, avoir plié ses vêtements, pris une douche, et s'être servi un apéritif ? Il respecte sûrement un ordre qu'il a lui-même établi, parce que c'est une lettre d'amour. Lorsqu'il arrive à la fin de la longue missive sans ponctuation ni paragraphes, la nuit est profonde, et les étoiles dans le ciel si nombreuses que repérer celle du berger est difficile. Plus la lettre est longue, plus il peut passer la nuit avec sa bien-aimée. Même si ce qu'il a sous les yeux n'est pas ce qu'elle a écrit mais ce que j'ai remis en ordre.

M. Baryton s'est levé, et il a rangé la chemise dans sa serviette. Je n'arrive toujours pas à m'habituer au fait que je connais déjà le contenu de la lettre qu'il n'a pas encore découvert.

— Si les caractères continuent à rapetisser, ils disparaîtront un jour, finit-il par chanter. Comme la lune ce soir.

C'était une mélodie qui allait bien au crépuscule. Je savais que la voix de M. Baryton portait au lointain dans la fraîcheur de la nuit à venir. Nous avons encore une fois tourné les yeux vers l'espace au-delà de la cage à poules.

À la saison où souffle le vent d'ouest un concert se tient sur la place de la colline aux abords de la ville. Tout le monde l'appelle "le concert de soi à soi", bien que personne ne sache qui lui a donné ce nom.

Tard dans la nuit, lorsque la rumeur de la ville s'est éteinte, et que seul monte le bruit du vent d'ouest, les concertistes gravissent l'un après l'autre la colline. Prudemment, pas à pas, le dos courbé pour ne pas trébucher sur le sentier escarpé.

Tous leurs instruments sont faits main. Il n'y a pas de règle particulière pour leurs matériaux ou leur forme. Mais ils ont un point commun : ils sont tous très petits.

Les plus simples sont sans doute ceux faits de coquillages ramassés en bord de mer. Point n'est besoin de les colorer ou de les décorer : ils ont une forme naturellement équilibrée, et une variété de couleurs surprenante. De plus, ils sont solides, puisque même devenus fossiles, ils peuvent encore produire un son. Les clairons en cellophane ont aussi la faveur des concertistes. Leur matériau est facile

à trouver, et en les agrémentant d'un gland en fil à broder, on obtient un clairon qui rappelle ceux des gais soldats des livres d'images. Les jouets qui produisent un son, anneaux de dentition avec un grelot à l'intérieur, miniatures d'avions à hélices ou hochets, sont aussi souvent utilisés. Comme ceux qui sont faits de petits flacons en verre dans lesquels on a introduit un morceau de cordon ombilical desséché ou une dent de lait, une tradition bien établie qui a des partisans fervents et des opposants tout aussi déterminés. On voit souvent des gens fouiller les laboratoires des anciens lycées et les pharmacies ayant fait faillite, à la recherche de petites fioles à la belle sonorité.

Les lyres sont les instruments que je préfère. Leur forme en U, comme celles des lyres dont jouent les personnages des mythes grecs, donne à voir d'une manière remarquable tous leurs détails malgré leur dimension appropriée au concert. L'élégance avec laquelle elles ont été façonnées et polies fait qu'il est difficile de croire qu'elles n'étaient à l'origine que des morceaux de bois ramassés au bord de la rivière. Les extrémités des deux branches du U sont joliment enroulées, et des fleurs, des animaux ou des caractères sont gravés sur leur caisse. Leurs cordes sont des cheveux d'enfants.

Tous les concertistes prennent grand soin de leur instrument, mais les lyres exigent une attention particulière. Les cheveux d'enfants n'existent pas en quantité illimitée et ils se cassent très facilement. On reconnaît tout de suite les joueurs de lyre. Vue de dos, leur silhouette, quand ils cherchent à déchiffrer le sens du vent en plissant les yeux dans l'obscurité, est aussi fragile que les cheveux d'enfants.